



Trivium

Revue franco-allemande de sciences humaines et sociales - Deutsch-französische Zeitschrift für Geistes- und Sozialwissenschaften

15 | 2013

La science pense en plusieurs langues

Passer d'une langue à l'autre donne des idées nouvelles

Antoine Compagnon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/trivium/4549>

DOI : 10.4000/trivium.4549

ISSN : 1963-1820

Éditeur

Les éditions de la Maison des sciences de l'Homme

Référence électronique

Antoine Compagnon, « Passer d'une langue à l'autre donne des idées nouvelles », *Trivium* [En ligne], 15 | 2013, mis en ligne le 09 décembre 2013, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/trivium/4549> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/trivium.4549>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.



Les contenus des la revue *Trivium* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Passer d'une langue à l'autre donne des idées nouvelles

Antoine Compagnon

- 1 C'est vraisemblablement comme professeur ayant longtemps enseigné la littérature française hors de France, à savoir aux États-Unis, que vous m'avez invité à dire quelque chose sur l'importance ou non de la langue nationale dans l'enseignement et la recherche sur une scène universitaire de plus en plus mondiale ou globale, et indifférente à la diversité des langues, c'est-à-dire où les échanges ont lieu de plus en plus en anglais.
- 2 Je dirai d'emblée que la langue – nationale ou non d'ailleurs, disons donc originale – est à mes yeux au cœur de l'enseignement et de la recherche dans ma discipline, mais j'ajouterai aussitôt que, ma discipline étant la littérature, je suis peut-être plus sensible aux effets de la langue que des représentants des autres sciences humaines et sociales, sans parler des sciences de la nature. Pas de littérature sans l'amour de la langue, et la philologie, vieux nom de ma discipline, c'est aussi par l'étymologie l'amour de la langue.
- 3 La littérature est inséparable de la langue ; l'enseignement et la recherche littéraires sont impensables sans une attention soutenue à la langue originale. Pourtant, (1) il m'est quand même arrivé d'enseigner la littérature (française et autre) en anglais ; (2) j'ai souvent pu observer que mes collègues, en particulier germanistes, ne partageaient pas mon point de vue sur le caractère essentiel de la langue dans l'enseignement et la recherche littéraires.
- 4 Abordons ces deux points dans l'ordre inverse, sans oublier qu'il existe différentes traditions nationales. A Oxford et Cambridge, ou à Tokyo et Kyoto, on enseigne la littérature française en anglais ou en japonais. Aux États-Unis, c'est affaire de génération, après celle des *gentlemen* philologues, souvent médiévistes ou spécialistes de l'Ancien Régime, très «avants mais dont le français parlé était souvent rocailleux, les *Baby Boomers* ont été absolument bilingues ; mais la génération montante, plus soucieuse de reconnaissance chez soi, donc dans sa langue, n'a sans doute plus le même attachement au français.

- 5 Pour simplifier, disons que, hors de France (dans une université américaine, mais aussi ailleurs), les francisants insistent plus sur la langue – ou souffrent plus quand ils doivent y renoncer – que ne le font par exemple les germanistes. Cela veut dire que dans un département de français les cours sont donnés normalement et majoritairement en français, alors que dans un département d'allemand, ou d'études germaniques, on trouvera beaucoup, une majorité de cours en anglais. Pour expliquer ce déséquilibre, on peut invoquer des raisons historiques et des raisons conjoncturelles. Du côté du long terme, la prétendue universalité de la langue française, qui fait que les francisants – natifs ou non, car s'ils ne le sont pas, c'est souvent cette illusion qui les a rendus francisants – conservent toujours derrière la tête l'idée que le monde devrait parler français, tandis que les germanistes semblent se contenter de pouvoir parler allemand entre eux. De ce point de vue, je les ai souvent enviés : leur surmoi linguistique, moins prosélyte, est moins lourd à porter. Ils seront heureux tant qu'on ne les empêchera pas de parler allemand entre eux, ce qui n'a pas de raison d'advenir ; le francisants seront toujours malheureux puisque le monde ne parlera plus jamais français, s'il l'a jamais fait. Du côté du court terme, toutes les langues européennes souffrent aujourd'hui aux États-Unis comme partout au monde (et le russe plus encore que nos deux langues), mais le français se place encore un peu au-dessus du seuil critique qui permet de donner tous les cours ou la plupart des cours en français, alors que l'allemand est un peu au-dessous de ce seuil depuis un certain temps (après 1989, sa remontée a été éphémère). En somme, bon gré mal gré, les germanistes acceptent mieux leur sort (vraisemblablement notre sort commun) : enseigner l'allemand ou le français en anglais.
- 6 Mais, deuxième point, disais-je, il m'est quand même arrivé d'enseigner le français en anglais. Oui, parce que j'étais fatigué de devoir répéter à mes administrateurs, lorsque je dirigeais le département, que, certes, les effectifs de nos cours étaient moyens, toutefois encore suffisants et acceptables, mais que c'était parce que nos cours avaient toujours lieu en français, tandis que les cours plus peuplés du département d'allemand (ou de russe, ou d'italien) se donnaient presque tous en anglais sur des livres lus en traduction. D'autre part, comme nous résistions à enseigner en anglais le canon littéraire de langue française – le roman de Balzac à Proust, ou la théorie de Saussure à Derrida, etc. –, le département d'anglais le mettait à son menu et attirait du monde. Dans un univers académique où les lois du marché ne peuvent plus être ignorées, j'ai donc pris la responsabilité d'introduire, c'est-à-dire d'imposer, le premier cours en anglais dans notre département. Depuis, l'expérience s'est poursuivie dans des proportions raisonnables, sans qu'une boîte de Pandore ait été ouverte.
- 7 J'ai donc parfois enseigné la littérature française en anglais, et je ne le considère nullement comme une trahison. Des étudiants remarquaient, à la fin d'un séminaire en anglais, que les discussions avaient été plus productives : parce que j'étais plus faible, parce qu'ils étaient plus forts, les échanges étaient plus équilibrés. Il est bon de passer d'une langue à l'autre : cela libère des routines de pensée ; cela donne des idées nouvelles ; cela permet de revenir, en meilleure forme, à sa langue.
- 8 Alors, fondement nécessaire ou résidu, comme vous demandez ? J'ai parlé d'amour de la langue comme réquisit de la littérature et de l'étude littéraire, et bien sûr l'on peut aimer une langue morte, comme le grec ou le latin. La destinée de notre discipline est-elle plutôt du côté des langues anciennes que de l'anglais ? Peut-être. Nous préparant, comme on dit, à la réforme LMD à la Sorbonne, nous entendons faire un « Master »

commun avec les lettres anciennes et les linguistes : « Lettres et philologie ». Ce qui m'amène à corriger les termes de notre séance : « Enseigner et publier dans la langue nationale ? » Les hellénistes et les latinistes ne le font pas. Je préférerais « langue originale ». « Lire dans la langue originale » si du moins nous pouvions sauver cela, quant à moi, je crois que je m'en contenterais.

INDEX

Schlüsselwörter : Sprache, Lehre, Forschung, Geistes- und Sozialwissenschaften

Mots-clés : langue, enseignement, recherche, sciences humaines et sociales

AUTEUR

ANTOINE COMPAGNON

Antoine Compagnon est professeur au Collège de France. Pour plus d'informations, voir la notice suivante.